

## **Réflexions sur les liens entre psychanalyse et poésie à partir du film Paterson de Jim Jarmusch**

Le titre de ce film, Paterson désigne à la fois le nom du personnage principal qui est un chauffeur de bus et un poète, une ville ouvrière située dans le New Jersey et enfin une œuvre du poète moderniste William Carlos Williams qui a vécu et travaillé dans ce lieu comme pédiatre.

L'homme Paterson est ainsi à la fois une ville et un poème; et le film est construit comme une poésie. (Paterson peut aussi s'entendre sur un mode signifiant : pater- son). Il se passe en une semaine et égrène les jours de la genèse, de la création. Mais, au bout de 7 jours, c'est la crise et la destruction pour un recommencement du cycle, comme l'eau qui coule et qui emporte le temps.

Cette polysémie du titre n'est pas qu'un jeu référentiel gratuit mais trace la ligne d'un rythme qui va se manifester dans le mouvement répétitif des jours qui se succèdent, des trajets vers et dans le bus, et de l'écriture poétique, qui alternent et se conjuguent avec les moments de vie banale. Ce film qui se tisse dans les détails, variations et échanges de la vie quotidienne, est lui-même une sorte de poème. C'est ce que j'ai ressenti car, en nous faisant entrer dans la vie ordinaire d'un conducteur de bus, poète, il met en scène des allers retours, des parcours faits de versets, de refrains qui relèvent d'une sorte de métrique. La répétition et les habitudes amènent avec elles le retour des mêmes cadres, gestes, lieux et objets, dans lesquels les compositions poétiques de Paterson puisent leur scansion.

Dès la première scène, on le voit marcher vers le chemin du dépôt et le texte de sa pensée poétique s'inscrit en lettres blanches à l'image. Quelques mots au sujet d'un paquet d'allumettes. Il monte dans son bus, entend des voix et des images et le texte réapparaît à l'écran. De cet objet trivial surgit un poème d'amour dédié à sa bien aimée. Au volant, il entend des bribes de conversations des passagers dans le bus qui se superposent avec les images sur son pare-brise en une sorte de surimpression de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, qui résonne comme une imprégnation du monde alentour qui s'imprime en lui comme un poème.

-Au hasard des mouvements répétitifs du quotidien, viennent s'entremêler des rencontres en *double*, à partir d'un trait commun, - à partir du « comme » de la métaphore, trait commun aux personnages qui les apparie. Par ces rencontres, le

film *trace* un récit parsemé de sortes d'épiphanies, qui se répondent, résonnent au fil du temps, de l'eau qui s'écoule.—

Le lien de Paterson et de son amie Laura figure une belle histoire d'amour avec une espèce de distance et d'incommunicabilité. On se demande un peu ce qu'ils font ensemble. Tout le long du film, j'ai eu l'impression d'une forme de regard du réalisateur, un peu espiègle, un peu pince sans rire qui traverse le bonheur tranquille de ce couple. La fin est assez tragique dans la mesure où s'accomplit ce qui avait été annoncé par Laura. Et en même temps, quelque chose de légèrement comique persiste jusque dans la scène finale. C'est ce mélange si singulier entre tranquillité, humour, amour, écriture poétique et perte qui m'ont beaucoup touché. La banalité d'un quotidien exprimé avec simplicité par la parole poétique.

Un des moments tournant du film tient dans la rencontre avec la petite fille où elle évoque la rime interne, la rythmique de la poésie qui se fonde sur le concret, l'immédiateté des impressions visuelles et auditives, mais qui n'a pas besoin de versification.

J'ai trouvé la scène finale très émouvante. La rencontre avec le poète japonais, ultime figure d'un **double**, - tout le film est construit sur des traits communs qui appartiennent aux humains. Un double donc, venu d'ailleurs, auquel il dit être seulement chauffeur de bus et non poète et qui lui donne en cadeau, un cahier avec des pages blanches, après avoir comparé la traduction avec le fait de prendre une douche avec un imperméable....

---

Alors à partir de là, comment faire des liens avec la psychanalyse ? Dans ce film où *Regard et Voix* résonnent, suivre le chemin de la pulsion, comme « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire » serait une voie possible, mais j'ai opté pour aller vers deux sortes d'objets : le mot d'esprit pour Freud et la poésie pour Lacan, qui tous deux ont *compté* pour leurs auteurs.

\*Freud<sup>1</sup> s'intéresse aux mots d'esprit de manière très sérieuse, car il postule qu'ils ont un lien avec l'inconscient. Et pour supposer de la présence de l'esprit dans un texte, il se fonde sur l'argument de la langue. C'est dire que le plaisir apporté par un mot d'esprit passe par la forme de son énoncé. Freud questionne à sa manière ce phénomène : d'où vient le gain de plaisir qu'il provoque et qui permet d'expliquer les effets de surprise et de vérité qu'on peut

<sup>1</sup> S.Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, traduit par Denis Messier, ed.Gallimard 2011

lui attribuer ? Le *Witz* peut véhiculer une pensée forte et captivante, une trouvaille poétique, produire un autre sens, un sens dans le non sens. Mais, ce qui le définit, c'est sa structure ternaire, c'est-à-dire l'effet hilarant qu'il produit sur au moins deux personnes. A l'origine de l'intérêt de Freud pour l'esprit, il y a l'intuition d'une analogie entre le rêve et le mot d'esprit à travers les mécanismes de déplacement et de condensation. C'est ce qui lui permet de rapporter la valeur du *Witz* à sa découverte de l'inconscient. Dans le mot d'esprit se trouve de l'équivoque, du double sens, ces jeux sur la langue que Freud découvre et auquel il attribue une valeur essentielle. À noter que condensation et déplacement sont aussi au fondement de la création poétique en tant que métaphore et métonymie.

Dans le film, j'ai relevé une sorte de mot d'esprit lorsqu'il dit de sa poésie : « ce ne sont que quelques vers écrits sur l'eau ». Cela désigne à la fois l'endroit où il se trouve pour écrire, et le sens littéral du mot eau qui renvoie à la perte (ce qui s'écoule) et de manière cynique, à l'absence de valeur qu'il attribue à ses vers. D'autres moments du film sont teintés d'humour, comique que Freud distingue du *Witz* ; il y a une scène où le héros a une sorte de fou rire par rapport à l'amour désespéré de son ami Everett.

\*Si Freud a accordé au trait d'esprit un intérêt particulier à cause de sa relation avec l'inconscient, on peut dire de l'enseignement de Lacan qu'il est jalonné de références régulières à la poésie et que, dans ses dernières formulations, il va exprimer le fait que, je cite, « la vérité se spécifie d'être poétique<sup>2</sup> ». C'est dans la séance du 19 avril 1977 de son Séminaire qu'il dit cela et c'est la raison de ce parti pris de l'avoir sélectionnée ainsi que celle du 17 mai 1977, car ce sont des moments où Lacan dit des choses déterminantes concernant la poésie.

En 1955, il situait l'efficace de la poésie en lien avec un surgissement nouveau dans le symbolique. Plus tard, avec l'introduction de la langue, et dans les derniers séminaires comme « L'insu que sait de l'une-bévue c'est l'amour », il distingue l'écriture poétique comme ce qui fait **résonner** du corps, et parle à propos de la poésie chinoise de « contre-point tonique, de modulation qui fait que cela se chante, car de la tonalité à la modulation, il y a un glissement <sup>3</sup> ». Ainsi, il va relier l'écriture poétique à l'interprétation à travers la métaphore et la métonymie qui ont une portée pour l'interprétation en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose, de glisser vers autre chose. « Et cette

---

2 Jacques Lacan, L'insu que sait de l'une bévue c'est l'amour, 19 avril 1977

3 ibid

autre chose dont elles font fonction, c'est bien ce par quoi s'unissent étroitement le son et le sens.<sup>4</sup> »

Toujours dans la séance du 19 avril, il parle d'inventer un signifiant nouveau, un néologisme. C'est ce qu'il fait en faisant dériver du mot vérité, celui de *varité*, mot qui condense le terme de variété à celui de vérité, et énonce ainsi la vérité comme variable. Il note « qu'un néologisme apparaît quand ça s'écrit ». Et là, il va faire un lien avec le mot d'esprit :

« Un signifiant par exemple qui n'aurait comme le réel, aucune espèce de sens ... » « Ça serait peut-être fécond », ajoute t-il et : « C'est en ça que consiste le mot d'esprit, ça consiste à se servir d'un mot pour un autre usage que celui pour lequel il est fait. » Et là il va dire sa fameuse phrase sur la poésie : « *elle est effet de sens mais aussi bien effet de trou* ». Elle produit du sens mais aussi bien le dissipe. Il poursuit en disant qu'il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation et c'est en cela que, je cite, « je n'arrive plus dans ma technique, à ce qu'elle tienne : je ne suis pas assez pouate, pas pouate assez. »

Il déplore de ne pas être assez pouate, et montre ainsi combien pour lui, la poésie qu'il met du côté du réel, recèle quelque chose qui a à voir avec l'inconscient. Ce serait par un jeu de mot, un néologisme, quelque chose qui procède de ce qui s'écrit et qui met l'accent sur la littéralité, qui permettrait l'interprétation. Pour lui, la parole poétique est indispensable à l'interprétation analytique.

Un peu plus loin, il va critiquer le beau qu'il met du côté du sens, de l'imaginaire dont il n'y a rien à dire. Il s'agit de rechercher une autre résonance qui se fonde sur le mot d'esprit, l'équivoque. Ainsi, il veut instituer une pratique sans valeur (sens), qui s'éloigne du sens pour aller vers le son, vers l'économie d'un mot d'esprit.

En déployant des choses simples, source de poésie, ce film montre combien cette dernière sans chercher à faire des effets, peut transformer notre rapport au monde. Le mot d'esprit lui, relève de la langue ordinaire, mais parvient à surpasser le sens et à dire autre chose ! Le propre de la poésie est de mettre du son dans le sens et de faire passer de la musique dans les lettres. C'est ce qui est mis en jeu dans Paterson, à la fois comme poète, comme poème et comme film.

Poème : « This Is Just to Say » (1934)

William Carlos Williams - 1883-196

I have eaten

the plums

---

<sup>4</sup> ibidem

that were in  
the icebox and which  
you were probably  
saving  
for breakfast  
Forgive me they were delicious  
so sweet and so cold.